

Cité des arts

Hors-série

Spécial Festival de Néoules

www.citedesarts.net

[f](#) [i](#) [citedesarts83](#)

Festival de NÉOULES

21 • 22 • 23 • 24 JUILLET 2021



**DANAKIL • LES OGRES DE BARBACK • NAÂMAN • DR. PEACOCK
CLINTON FEARON • L'ORCHESTRE NATIONAL DE BARBÈS
LES TAMBOURS DU BRONX *SHOW MÉTAL* • SOOM T
LA P'TITE FUMÉE • MACKA B • LES RAMONEURS DE MENHIRS
SARA LUGO • LES YEUX D'LA TÊTE • RASPIGAOUS
ENSEMBLE NATIONAL DE REGGAE • MB14 • RYON
O'SISTERS • GRAINES DE SEL
SPELIM • SCARS • FREDDY'S**

Festival de NÉOULES

Marché de créateurs - Stands - Expos - Live painting
Festi'minots - Restauration sur place

MERCREDI 21 JUILLET 2021 :
LES TAMBOURS DU BRONX SHOW MÉTAL • DR. PEACOCK
LES RAMONEURS DE MENHIRS • LA P'TITE FUMÉE • FREDDY'S

JEUDI 22 JUILLET 2021 :
NAÂMAN • SOOM T • RASPIGAOUS • MB14 • SCARS

VENDREDI 23 JUILLET 2021 :
DANAKIL • L'ORCHESTRE NATIONAL DE BARBÈS • MACKA B
RYON • O'SISTERS • SPELIM

SAMEDI 24 JUILLET 2021 :
CLINTON FEARON •
LES OGRES DE BARBACK
ENSEMBLE NATIONAL DE REGGAE
LES YEUX D'LA TÊTE
SARA LUGO • GRAINES DE SEL



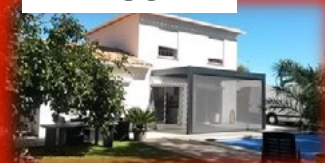
www.festival-de-neoules.fr



C.C casino
Route de FORCALQUEIRET
83136 GAREOULT
04.94.72.00.00



PERGOLA



PORTAILS



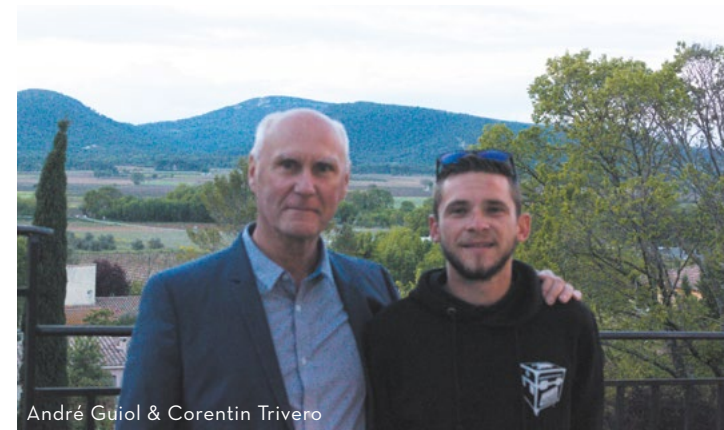
PORTE D'ENTREE



ABRIS VOITURE



STORE EXTERIEUR



André Guiol & Corentin Trivero

Corentin Trivero
Président du Festival.

Le Festival de Néoules est, chaque année, le rendez-vous incontournable de la saison estivale. Nous sommes l'un des plus anciens festival de musique indépendant du Var, et sommes fiers de vous accueillir, au cœur de la Provence Verte, pour cette trentième édition ! Cette année, notre festival est d'autant plus attendu que, comme vous l'aurez tous remarqué, la crise sanitaire nous a contraints à reporter l'édition de l'an dernier. Très affecté par cette pandémie, le monde de la culture en entier a été stoppé net. A cette occasion, chacun d'entre nous a pu se rendre compte à quel point cette culture était essentielle à notre quotidien ! Au moment où j'écris, nous ne savons pas dans quelles conditions nous serons autorisés à organiser le festival. Avec quelle jauge, quel protocole sanitaire ? Ce sont toutefois des questions primordiales à la bonne organisation d'un événement tel que le nôtre. Nous espérons avoir ces réponses très rapidement. Bien entendu, la programmation de l'édition 2021 reste exactement la même que celle qui était prévue l'été dernier. Elle sera fidèle à nos esthétiques musicales habituelles, avec cette particularité de mélanger chaque soir différents courants des musiques actuelles. Néoules, c'est un festival unique, une programmation musicale toujours plus alléchante, avec la présence d'artistes internationaux, de groupes locaux ou de découvertes totalement exclusives. Une fois de plus, le reggae y croîsera la world music, qui se mêlera à des influences plus rock, funk, electro, hip hop, rap, funk-soul-jazzy... et j'en passe. Chacune des éditions souligne aussi l'implication de tous nos bénévoles, toujours aussi motivés, qui se démenent pour faire vivre et perdurer leur festival. Un grand merci également à tous nos partenaires fidèles, ainsi qu'à celles et ceux qui travaillent dans l'ombre pour la réussite de notre festival, qui nous promet encore cette année de magnifiques moments d'échanges et de convivialité. **Vive la culture et très bon festival !**

On se doutait bien que la culture en général et la musique en particulier apportaient aux êtres sociaux que nous sommes un élément essentiel à notre équilibre psychique.

Depuis la crise du Covid et son long confinement nous savons maintenant que la musique, plus que nécessaire, nous est indispensable et agit comme une véritable nourriture spirituelle.

Mais une musique qui véhicule en plus les valeurs humanistes qui président et qui charpentent le Festival de Néoules, avec sa joie de vivre, sa camaraderie et son évocation d'une société de plus en plus anxiogène, nous permet d'affirmer « Il faut qu'il ait lieu ! » C'est mon vœu, c'est mon soutien...

André Guiol
Maire honoraire de Néoules.
Sénateur du Var.

Festivalement vôtre !

Ce hors-série de Cité des Arts est édité par ASSOCIATION CITE DES ARTS
Directeur de publication : Fabrice Lo Piccolo. Service commercial : 06 03 61 59 07. [f](https://www.facebook.com/citedesarts83) et [i](https://www.instagram.com/citedesarts83) [citedesarts83](mailto:citedesarts83@gmail.com)
Equipe de rédaction : Marc Perrot, Maureen Gontier, Pauline Cuby, Emilie Palandri, Leticia Aragon
Chaîne YouTube : Cité des Arts Var

Artwork 1^{ère} et 2^{ème} de couverture : Vincent Béranger

TOUTE UNE HISTOIRE

1991 - Naissance du Festival.

1995 - Création de l'association "Châteaulain-Chemins Pluriels". Frédéric Guigues en sera le président, pendant sept ans.

2003 - Election d'Hervé Esquenat à la présidence. Mise en place du marché de créateurs "Les Arts sous Chênes".

2005 - Création du Festi'Minots.

2010-2012 - Présidence de James Balfour.

2013-2014 - Présidence d'Estelle Pihet à l'association. Création d'une deuxième scène.

2014 - Présidence de Corentin Trivero à l'association.

2016 - « Un festival citoyen engagé davantage chaque année. » Nous voulons faire de ce festival un ECO événement. S'amuser en polluant le moins possible ? C'est le défi que va relever notre Festival !

2019 - Toujours dans une démarche éco-responsable : passage aux toilettes sèches (festivaliers et bénévoles), achats en circuits courts, produits bios et locaux (catering, boissons pour festivaliers, loges). Accent mis sur la prévention routière (Stand SAM).

2021 - LE FESTIVAL DE NÉOULES A 30 ANS !



Danakil

fête ses vingt ans.



Danakil fête ses vingt ans ! Et nous aurons la chance de découvrir cette toute nouvelle tournée d'un des groupes majeurs du reggae hexagonal au Festival de Néoules. Nous avons rencontré Mathieu, saxophoniste et directeur du label du groupe Baco Records, et Balik, le charismatique chanteur.

Vous venez de sortir un album live : « A la maison ». Comment est-il né ?
Mathieu : C'est l'album qui célèbre les vingt ans du groupe. Nous n'avions pas forcément prévu de le sortir... mais l'année de nos vingt ans, le monde s'est écroulé ! Au départ, on a enregistré deux Livestreams pendant des résidences, un en extérieur et un deuxième au coin du feu, en acoustique. Ils ont rencontré un succès hallucinant, avec chacun plus d'un million de vues sur YouTube. Alors, on a décidé, pour patienter avant la sortie du nouvel album, de sortir ces morceaux. C'est comme un live, mais sans public, ce qui illustre bien la drôle d'année que l'on vient de passer.

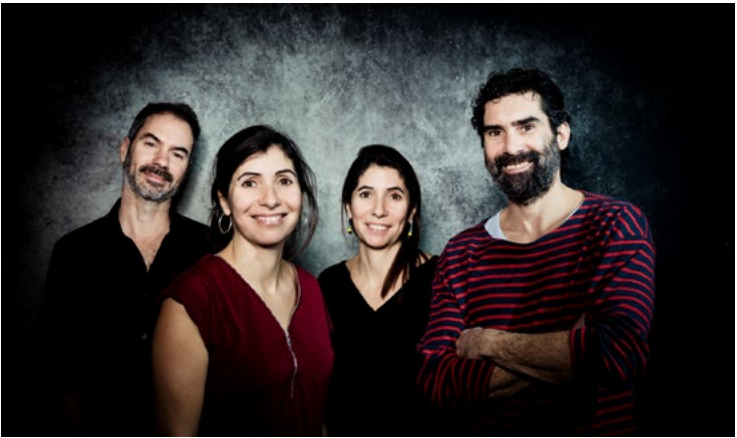
Justement, quand sortira le très attendu nouvel album ?
Mathieu : Le premier vendredi de septembre. On l'a travaillé de façon particulière, avec cinq singles déjà sortis. Je trouve que c'est notre meilleur album. On l'a enregistré entièrement à la maison, dans notre studio à Bordeaux, au sein de notre label Baco records. On a pu prendre le temps de travailler comme jamais, en expérimentant beaucoup. On atteint un niveau de production, dans la lourdeur du son, le mix, le mastering, jamais atteint. On a passé beaucoup de temps en répétitions, en essayant de faire éclore notre musique tous ensemble. On s'est vus plus que d'habitude.

Comment va se passer le concert, c'est la tournée des vingt ans ?
Mathieu : Oui, enfin ! C'est un tout nouveau spectacle. Il est officiellement prêt, avec de nouvelles chansons, une nouvelle set list. On a aussi revisité nos classiques. Nous vivons désormais aux quatre coins de la planète, alors on fonctionne par résidences. On est très content du rendu, on a fait un livestream avec ce set il y a pas

longtemps, et le public nous a dit qu'on était prêts !
Vous êtes probablement le groupe de reggae français le plus populaire, comment expliquez-vous ce succès ?
Balik : Un jour quelqu'un m'a dit : « Ce qui vient du cœur va au cœur ». Je ne sais pas si ça explique tout, mais en tout cas notre projet de groupe va dans ce sens. Nous souhaitons témoigner de la vie, du monde dans lequel on évolue. Si le public se retrouve dans notre discours et notre musique c'est qu'ils font écho à leurs préoccupations. Nous sommes amoureux du Reggae, c'est une musique fédératrice et militante dans son essence même.

Tes textes sont souvent une célébration de la vie, de la planète, un appel à la mémoire, tu t'inscris dans la lignée du rastafarisme ?
Balik : En tant que religion non. Par contre, il est impossible de séparer l'histoire et la culture du Reggae de cette religion-là. Il a été amené par les rastas et a été teinté de militantisme social. Mais ce que j'essaie de faire depuis le début c'est de relayer ce que je ressens de cette musique, avec mes émotions, mes expériences, ma vie, sans me travestir. Dans mon intention musicale, je n'ai pas teinté mon discours de religion mais tout le reste, la philosophie, la spiritualité, j'y suis très sensible.

Le titre « Oublions », sorti lors du premier confinement est une référence à notre situation ?
Balik : C'est le premier morceau écrit pour le nouvel album, il y a deux ans ! Mais le lien avec ce que l'on vit est fort, et le clip a été réalisé, alors que nous étions complètement confinés. Nous avons besoin de sortir quelque chose de nouveau. Quand l'annonce du premier confinement est tombée, nous étions tous ensemble en studio. Chacun est rentré chez soi !



Les Ogres de Barback reviennent pour leur troisième participation au Festival de Néoules ! Animés par leur amour de la musique, les quatre frères et sœurs Fred, Sam, Alice et Mathilde nous invitent dans leur univers en chansons. Alice a répondu à nos questions.

« Amours grises et colères rouges » est votre dernier album, sorti pour célébrer vos vingt-cinq ans de carrière ! Dites-nous en plus...
C'est passé tellement vite ! Tous les deux ans à peu près nous avons un nouveau projet, un nouveau défi à relever. Alors on a du mal à croire que cela fasse vingt-cinq ans ! Ça nous fait halluciner, nous n'avons pas eu le temps de tout voir passer. Ce nouvel album a un an déjà ! Nous avons des invités comme la fanfare béninoise « Eyo'nlé », ainsi qu'un batteur, que nous avons d'ailleurs embarqués en tournée avec nous ! C'est un album très varié.

Vous êtes en autoproduction. Même si vous bénéficiez du soutien de vos amis, n'est-ce pas trop compliqué de s'organiser ?
Nous sommes en autoproduction totale. Il y a forcément des inconvénients que nous aurions évités si nous avions signé dans une maison de disque. Mais même si l'on doit tout gérer nous-même, la liberté que l'on gagne est cent fois plus précieuse ! Pour rien au monde on ne ferait différemment. Nous sommes une famille et ceux qui travaillent avec nous sont nos amis depuis vingt-cinq ans. Alors c'est plus simple que dans un groupe où les membres se connaissent à peine. On est super content d'avoir choisi ce trajet-là en tout cas !

Vous habitez aux quatre coins de la France, comment ça se passe pour la composition ?
On a une habitude. Fred écrit la plupart des textes et nous les fait passer par internet, souvent accompagnés d'une mélodie. Chacun de notre côté, on travaille ce qu'il nous envoie. Nous possédons tous un petit studio pour pouvoir justement élaborer nos musiques à distance. Puis on se retrouve en résidence dans des salles qui veulent bien nous accueillir pour quinze jours minimum. On répète beaucoup... Puis on passe à l'enregistrement.

Vous semblez entretenir de forts liens avec votre public...
Nous sommes très contents, les salles sont toujours pleines et le public ne cesse de s'agrandir. Il est très éclectique. Les gens viennent avec leurs enfants ou leurs parents, c'est multi-générationnel. On implique beaucoup les enfants dans notre musique. Nous en avons tous et avons déjà fait trois albums pour enfants, et un quatrième est en route ! C'est devenu une habitude de s'adresser à tous les âges. Il y a aussi beaucoup d'instituteurs dans notre public. Ils nous écrivent souvent et nous disent qu'ils aiment bien faire écouter notre musique à leurs élèves.

Vous jouez chacun un nombre impressionnant d'instruments. Comment s'est déroulé votre apprentissage de la musique ?
Nous avons tous suivi des cours de musique, un peu plus poussés pour ma sœur et moi. A la fin de l'adolescence, nous nous en sommes détachés mais sans oublier ce que nous avons appris. Puis au fil des années, lorsque nous étions sur la route, nous découvrons de nouveaux instruments. C'est comme ça que l'on a pu continuer à élargir notre éventail de choix.

Vous êtes quatre frères et sœurs, Fred, Sam, Mathilde, et vous, Alice. Comment se fait-il que vous ayez choisi de former un groupe ensemble ?
Nous baignons dans la musique depuis notre plus jeune âge. Notre père était musicien, il avait plein d'instruments. Nous avons l'habitude de jouer ensemble lors des réunions de famille. Puis en grandissant, alors que nos copains avaient leurs premiers jobs d'été, nous, on a monté un petit groupe pour aller jouer dans les bars, et gagner trois francs (rires). On a beaucoup joué dans la rue également.

Les Ogres de Barbak

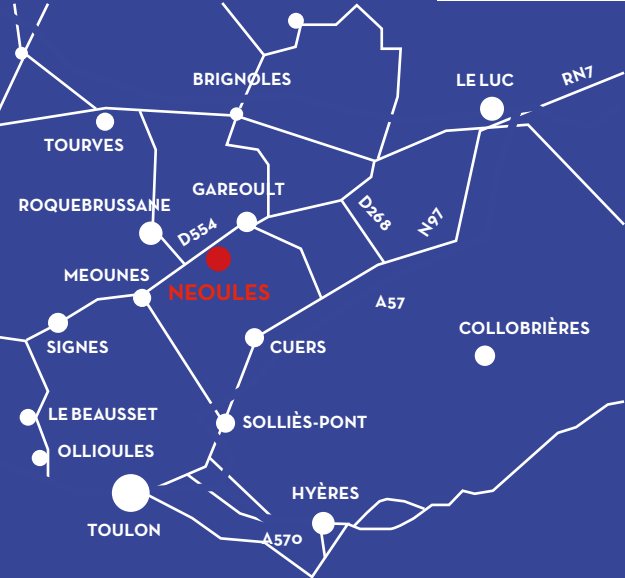
Raconter des petites histoires.

Date de création : 1994.
Lieu d'origine : Banlieue parisienne.

Style musical : Chanson française.

Les membres : Fred, Sam, Alice et Mathilde.

Une anecdote... Dans nos premières années, on était encore au lycée, et on commençait à jouer. On a participé au « Festival du Vent » et on s'est retrouvé à jouer sur un parapente et dans une montgolfière. Grâce à ça, on s'est rapidement rendu compte que la musique pouvait nous amener à faire des choses incroyables. Ça nous a motivés, nous n'avions même pas dix-huit ans. Quand on s'est lancé dans cette aventure, sans trop réfléchir, on ne savait pas comment ça allait se passer, ni même si le vertige allait nous empêcher.



VENIR AU FESTIVAL...

EN VOITURE
Depuis Toulon : 37 km/30min - Depuis Hyeres : 38 km/30 min.
Depuis Marseille : 62 km/1h15 - Depuis Nice : 140 km/1h50.
Depuis Paris : 822 km/ 8h20.
EN BUS : Informations sur le site Varlib : www.varlib.fr
HORAIRES BUS : Ligne Brignoles – Néoules. Arrêt de bus à 200 mètres du lieu du festival .

ACHETER VOS BILLETS

Un point très important !! Vous avez 3 choix:
- Sur notre site : www.festival-de-neoules.fr.
- Dans les points de vente habituels.
- Sur place.

LA SÉCURITÉ...

Quelques consignes pour votre confort, votre sécurité et le bon déroulement du festival.

A L'ENTRÉE DU FESTIVAL : soyez coopératifs et patients avec le service de sécurité ! Merci
- Préparez vos billets.
- Palpation obligatoire.
- Vérification des sacs.

OBJETS STRICTEMENTS INTERDITS : Attention, il n'y a pas de consigne au festival.
- Alcool.
- Bouteilles en verre et plastique.
- Objets tranchants.
- Sac volumineux (+ de H40 x L23 x P10cm)



Clinton Fearon écrit l'histoire.



© Valentin Compagnie

Clinton est l'un des derniers monstres du Reggae Roots encore en activité. Il a commencé en 1969, dans un petit groupe de l'époque... « The Gladiators ». Hé oui, c'est lui la voix derrière les mythiques « Chatty chatty mouth » ou « Rich man poor man ». Pour ses cinquante ans de carrière, il a sorti son « History say », un album roots personnel et aventureux. Pour ceux qui l'ont loupé au Pradet, c'est l'occasion de vous rattraper !

Cet album touche des sujets personnels, ce sont vos préoccupations du moment ?

Oui. Je suis d'une part excité de voir la croissance, le développement, la technologie qui évolue... Mais j'essaie d'être honnête et d'aborder des sujets plus politiques, comme je l'ai toujours fait depuis mes débuts en Jamaïque. C'était le cas avec les Gladiators, quand je chantais « Chatty chatty mouth » ou « Rich man poor man ». J'espérais alors que, tant d'années après, on n'aurait plus besoin de dénoncer tous ces problèmes sociaux, ces politiciens véreux. Mais c'est simplement la même histoire, racontée différemment.

Vous avez de nombreux guests sur cet album, dont Alpha Blondy, ou Sly Dunbar, et c'est la première fois !

J'observe depuis longtemps les autres le faire. Mais je pensais avant tout à ma musique, me disant que si c'était bon, je n'avais besoin de rien d'autre. Je faisais de la musique, dans mon coin, jouant de la plupart des instruments : chant, guitare, rythme, et faisant les arrangements. Sur « Mi an' Mi guitar », je suis même seul ! C'est ma femme, Catherine, qui m'a dit que c'était peut-être le moment de travailler avec tous ces artistes que j'aime, et qui voulaient collaborer avec moi. J'ai su dès lors que cet album serait différent. C'était stressant, j'ai souvent entendu des albums avec des collaborations qui étaient décousus. Moi, je voulais garder une unité. J'ai choisi des artistes avec qui je souhaitais réellement collaborer, et je crois que c'est réussi. Retourner en Jamaïque, jouer avec Sly Dunbar... C'était très excitant, et ça m'a rappelé tellement de souvenirs. Soudain, je me retrouvais dans les années soixante-dix... Quelques rythmes magiques en sont sortis.

Il y a de nombreux mélanges sur cet album, du Jazz, de la Calypso, le Reggae est idéal pour cela ?

Le reggae vient de ces musiques-là : Gospel, Country, Calypso, vibes de Motown, rythmes africains... On s'est approprié tout cela. Le Reggae, c'est la musique de la rue, ce que tu entends, ce que tu ressens... Il y a eu le Rock Steady, puis le Ska, le Reggae, et la dernière attraction : le Dancehall... C'est un retour aux sources. On parle le même langage. Je n'ai pas peur d'inclure du Funk, du Jazz, du Blues. On ne parle pas beaucoup du Blues. Pourtant il est partout. C'est une émotion : « I've got the blues »... C'est toujours là, quelque part dans votre chanson, sauf si celle-ci est dénuée d'émotion. Et dès que vous la ressentez, vous pouvez l'utiliser, que vous fassiez une chanson d'amour, de Funk, de Gospel...

Une collaboration avec votre fille, c'est bien sûr, un moment spécial...

Très. C'est une fille de la campagne, pas de la ville. Elle a une belle voix, et je pensais que c'était le bon moment, après notre tournée aux Etats-Unis et au Brésil. C'était génial.

Donc la France est toujours le pays de l'amour (titre French Connection) ?

Notre première fois hors de Jamaïque, avec les Gladiators, nous sommes allés jouer en Angleterre, et en Irlande. Puis nous avons rajouté l'Allemagne. Mais la troisième fois, on n'est allés qu'en France... J'ai ressenti cette lumière, cette vibration... Vous êtes des guerriers, vous ne vous laissez pas emmerder ! Tout comme nous, les jamaïcains. J'ai réalisé qu'on avait beaucoup de fans en France. Il y a quinze ans, j'y ai rencontré ma femme, qui est française, et nous sommes ensemble depuis.

UN FESTIVAL EN CONVERSION ECO RESPONSABLE...

Depuis 2016 nous avons amorcé une transition vers un Festival écoresponsable. L'environnement est sans cesse menacé et nous voulons mettre en place les bons gestes pour nos festivaliers et nos bénévoles.

Pour cette édition 2021 nous allons continuer le tri sélectif sur le site en collaboration avec le Sived, encore une fois, aussi bien pour les festivaliers que pour les bénévoles. Nous travaillons chaque année à améliorer notre approche écoresponsable en favorisant les circuits courts et les produits artisanaux pour tous les postes du Festival. Pour la partie énergétique : la conversion à l'éclairage LED entamée il y a trois ans va friser les 99%. Pour une meilleure gestion de l'eau, nous consolidons notre mise en place des toilettes sèches sur tout le site (bientôt le camping). Pour nos trente ans, nous sommes fiers de vous annoncer notre entrée au COFEES, collectif des Festivals Eco-responsables et solidaires de la région PACA.



© Valentin Compagnie

Avec son flow groovy et mélodieux porté par un timbre unique, c'est entre Reggae, Raggamuffin, Hip Hop et Soul que l'artiste fait skanker les mots depuis plus de dix ans. Après avoir sillonné les plus belles scènes du monde entier, et la sortie d'un album live, l'année 2020 marque son grand retour en France.

Tu as enchaîné tournées en France et à l'étranger, tu travailles sur un nouvel album, tu ne t'arrêtes jamais ?

J'ai fait cette fin de tournée dans le Pacifique en un mois et demi. Comparé au rythme d'un album tous les deux ans, avec les tournées entre les deux, j'ai vécu cette année comme une petite pause. Aujourd'hui on vit dans une époque où la musique se consomme très vite, on doit donc en recréer souvent. On est également influencé par énormément de styles musicaux et d'artistes différents. D'où l'envie de créer régulièrement. Une explication à ce rythme est donnée par l'évolution de la musique : à l'époque où les albums se vendaient beaucoup, les artistes gagnaient plus d'argent. Aujourd'hui, il faut tourner. Et pour tourner, il est nécessaire d'avoir de nouveaux projets et albums, pour pouvoir proposer quelque chose de frais au public, mais aussi pour soi-même : après avoir tourné un an et demi sur un même album, on a besoin de nouveauté.

Dans ton dernier album studio « Beyond », tu as exploré de nouvelles sonorités : latines, caribéennes... Pourquoi cette évolution ?

C'est un album mûrement réfléchi. Ce mélange de styles est signé Fatbabs, mon beatmaker. Les projets sont toujours des aventures collectives, des collaborations, pendant lesquelles un des participants fera plus de propositions et prendra le dessus. Sur cet album, c'est lui qui a en grande partie eu la main

Soom T

Spiritual Reggae
 22 juillet

Vers quelque chose de plus grand.

Voilà une dizaine d'années que l'Europe a craqué pour le flow si singulier de Soom T. La chanteuse écossaise se démarque par la voix suave dont l'ont dotée ses origines indiennes. Après « Born Again » sorti en 2018, la “princesse du raggamuffin” revient avec une équipe des plus complices sur son nouvel album. « The Arch » reflète sa philosophie chrétienne et son amour du Gospel.

Pour la conception de ton dernier album, tu as fait appel à un ami de longue date : Dj Kunta...

Cela fait treize ans que DJ Kunta est mon selecta / Dj. On a décidé qu'on ferait un album comme « The Ark » il y a plusieurs années. Il a toujours su et aimé faire des riddims qui me correspondaient bien. C'était très important d'avoir un tel soutien pour la composition de cet album. Il s'est chargé en grande partie de la direction artistique, sélectionnant même les chansons qui allaient y figurer. Xavier Wacks au son est aussi un de mes collaborateurs proches. Il a mixé mes quatre précédents albums, étant toujours capable d'amener mes chansons à un niveau supérieur.

Vous avez collaboré avec le groupe lyonnais « Highly Seen ». Qu'apportent-ils sur l'album ?

Leur son et leur approche m'ont beaucoup influencée. Ils amènent quelque chose d'unique. Leur inspiration semble sans fin. Du Dub Stepper au Reggae Roots en passant par le Reggae Pop, ils ont des centaines d'excellents riddims très bien finis. Au delà de tout ça, ce sont des personnes extraordinaires. C'était tellement plaisant de travailler avec eux : on s'est beaucoup amusé. On se connaît depuis des années, je les considère comme des frères. Durant les sessions, on a pris des fous-rires sur de vieilles vidéos de nos premiers concerts et jam-sessions. On paraissait si jeunes ! (rires). On a travaillé comme avec un soundsytem.

Naâman

De retour parmi nous !

sur la production et la direction artistique. Je reprendrai la main sur la direction artistique pour le prochain album.

Peux-tu nous parler de ce prochain album ?

Il est en cours de composition. On a bien sûr dû annuler tous les sessions d'enregistrements prévues, étant données les circonstances. Ça va donc prendre plus de temps que l'on pensait. Musicalement, j'aimerais me rapprocher de ce qui me ressemble le plus : des titres moins travaillés, plus crus. Je pense à « My days » que j'ai enregistré avec Soom T. C'est une simple boucle, que j'ai faite dans ma chambre. Je veux des sons qui vont à l'essentiel, plus organiques, ça, c'est ma came. Ça permet aussi de garder des choses que l'on enlève d'habitude.

Depuis tes débuts, tu as fait le choix de chanter en anglais. Quelles différences ressens-tu au niveau du public quand tu joues en France et à l'étranger ?

Pour moi, le choix de l'Anglais a toujours été naturel. J'adore cette langue. C'est celle comprise par le plus grand nombre, et elle se prête parfaitement à ce langage universel qu'est la musique. Je l'ai appris en Jamaïque. La langue jamaïcaine, pour moi, est encore plus propice à la musique. En France, l'Anglais peut être une barrière, mais mon public fidèle connaît, apprend, voire traduit mes paroles. Ça n'a jamais été un frein. À l'étranger, l'Anglais se justifie facilement, le public est d'autant plus touché par ces images que je peins avec mes mots.



© William Denayre

On a construit l'album sur des années, à partir de sessions en studio. On jammait, et quand il y avait quelque chose de surprenant, on l'enregistrait. Le processus de création était très organique... et très amusant !

Tu as toujours accordé une grande importance aux messages véhiculés par ta musique. Sur la couverture de l'album, on te retrouve dans un décor d'église. Quelle est la dimension spirituelle et chrétienne que tu as insufflée à « The Arch » ?

Ces dernières années, j'ai beaucoup étudié la parole de Dieu. Il est important de l'évoquer. D'autant plus dans ces temps étranges que nous vivons. Aujourd'hui la société est corrompue et immorale. Il faut s'éloigner de toutes ces idolâtries, de ces avarices et égoïsmes : cessons d'être nos propres démons. Il est temps de redevenir humain, d'ouvrir nos coeurs, de faire preuve de charité envers nos frères et nos soeurs qui luttent à travers le monde. Il est essentiel que les gens reviennent à une dimension spirituelle, se repentent de leurs péchés et laissent Dieu entrer dans leur vie. Je ne fais que chanter les paroles de la bible. J'en donne mon interprétation, j'en fais des chansons. Mais je laisse les auditeurs en tirer leurs propres conclusions. J'y mets mon cœur, mon âme, dans l'espoir de les emmener vers quelque chose de plus grand.

Ensemble National de Reggae

Le reggae en mouvement.



Les “*ambianceurs de festivals*”. Voilà comment on pourrait surnommer cette troupe de musiciens unique en son genre : l'Ensemble National de Reggae. Entre fanfare et groupe, les huit musiciens reprennent les grands titres qui ont fait la légende du Reggae jamaïcain. Son fondateur et batteur, Boris Moncade alias Boom Boom nous raconte l'évolution fulgurante du groupe.

L'histoire du groupe est récente, et pour autant, vous avez fait plus de cent cinquante dates en trois ans. Comment expliquez-vous un tel succès ?

Le groupe a démarré en 2015. On a fait une unique sortie au Reggae Sun Ska Festival, puis une quinzaine de dates en 2016 pour tester la formule... et elle fonctionne bien ! L'engouement se fait autour de notre originalité. Nous avons une base de fanfare : cuivres et percussions. On a ajouté la basse et la guitare électrique d'un groupe de Reggae. Mais le Reggae est une musique à message, il nous fallait donc un chanteur. Sur scène, dans la rue, en fixe ou en déambulateur, notre but est de rendre hommage aux grands standards de la musique jamaïcaine. Nous les adaptons à notre sauce, avec nos propres arrangements, notamment pour pallier l'absence de clavier, instrument prédominant dans ce style. Habituellement, sur scène, chacun est à sa place : le batteur au fond, le bassiste collé son ampli... Là, nous avons tous nos instruments sur nos épaules, l'esthétique visuelle est très différente.

De la rue à la scène, et même dans la fosse, vous êtes à l'aise partout ? J'avais arrêté la musique depuis une dizaine d'années quand j'ai fondé cet ensemble avec mon ami Jean Shaka. Le groupe est essentiellement composé d'anciens amis, collègues et camarades de route, avec lesquels j'ai joué pendant plus de vingt ans. Nous sommes issus de la scène. D'ailleurs, on nous

propose de plus en plus de jouer sur scène plutôt qu'en déambulation. On a tout notre matériel sur le dos, donc le changement de plateaux se fait très rapidement. Mais quand on est sur scène, on a qu'une envie : descendre. C'est pourquoi on installe toujours un escalier pour aller au milieu du public. Cette formule a été créée aussi pour ça : jouer au plus près des gens... Quand le public est à moins d'un mètre, il fait vraiment partie du concert.

Parfois dans les festivals les artistes vous invitent à jouer avec eux... On fait souvent les ouvertures, les changements de plateaux, des déambulations dans les campings... On reste deux voire trois jours, ce qui n'est pas le cas des autres artistes conventionnels. Mais certains d'entre eux arrivent la veille, ou restent le lendemain. Attirés par l'originalité de notre ensemble, ils viennent souvent nous voir pour nous inviter. Parfois, on leur propose malicieusement de faire un boeuf avec nous, et ils se prêtent facilement au jeu. Ce qui nous a permis de jouer avec des artistes internationaux comme Julian Marley ou Horace Andy... On a aussi eu la chance de croiser plusieurs fois les chanteurs de « Inna de Yard ». On a enregistré deux ou trois morceaux avec eux en studio. Ça ne va pas tarder à sortir d'ailleurs. On a déjà sorti un premier album live durant la tournée 2017, et on en prépare un autre, enregistré durant la tournée 2019. On devrait le sortir bientôt !

Les Tambours du Bronx

Battre le métal tant qu'il est chaud.

Tambours Métal
21 juillet

Depuis 87, les seize membres des « Tambours du Bronx » font résonner sur leurs bidons un son mêlant rock, indus, techno et afrobeat. A chaque coup de maillet, la tension est palpable. Les gestes sont précis, les corps emballés dans une chorégraphie puissante. Après avoir joué avec « Sepultura », ils reviennent avec un nouvel album résolument métal, salué par un grand succès.

de Dagoba. Il était venu à un de nos concerts, il cherchait à s'inspirer de notre gestuelle. Humainement ça a super bien collé. Il fallait qu'on essaie de jouer ensemble pour voir ce que ça pouvait donner. Très vite, on est arrivé à un album instrumental qui avait de la gueule ! A l'écoute on s'est dit qu'il fallait qu'on trouve un chanteur. On nous avait glissé à l'oreille le nom de Reuno Wangermez de « Lofofora ». J'y croyais pas des masses, mais il a accepté. Etant très pris par ses autres groupes, il a proposé de travailler conjointement avec Stéphane Burriez de « Loudblast », qui a dit oui immédiatement. Un troisième chanteur, qui fait énormément de concert avec nous, nous a rejoints plus tard : Renato di Folco de « Trepalium » et « Slade ».

Des membres des Tambours ont aussi pris les instruments... Au sein des tambours, il y a des batteurs, des guitaristes, des bassistes... dont beaucoup de musiciens issus de groupes de rock. D'ailleurs, on vient de Nevers qu'on appelait la Cité du Rock à l'époque. Aucun de nous n'étant percussionniste de formation, on les appréhende différemment. Nous avions toutes les compétences pour réaliser ce projet métal. Contrairement à ce que j'ai pu entendre, ce ne sont pas « Les Tambours du Bronx » qui accompagnent un groupe de rock, mais notre spectacle à nous. A la base, « Weapons Of Mass Percussions » devait être une parenthèse : on comptait tourner six mois sur cet album et repartir à l'ancienne. Mais le succès a été plus grand que prévu. On y prend énormément de plaisir, c'est pourquoi on continue de le donner en parallèle de nos concerts classiques.



« Les Tambours du Bronx » existent depuis trente-quatre années. Comment fait-on pour être toujours là après si longtemps ? C'est un mystère... et aussi beaucoup de persévérance. On a toujours été un groupe atypique. On a évolué lentement, mais sûrement. L'histoire commence par des jeunes désœuvrés, dans une cité cheminoise, qui s'amuse à faire les « Tambours du Burundi », avec des bidons de la SNCF, dans un festival... A la base, c'était un gag, mais ça a marché. On a donc persévéré, et bien qu'on se soit professionnalisé au fil des années, on est resté entre copains. On a enrichi notre musique en introduisant des samples pour ajouter un côté industriel et mélodique à nos compositions. On n'a pas cessé d'évoluer... Jusqu'à aujourd'hui où l'on propose un spectacle métal, en parallèle de notre spectacle classique.

Comment est né ce nouveau projet ? On en avait l'idée depuis très longtemps. On avait fait un essai avant le début des années 2000. Ça n'avait pas du tout marché. On l'a même vécu comme un traumatisme... Jusqu'à ce que l'on puisse travailler avec « Sepultura » ! C'est là qu'on a compris que ça pouvait marcher. On a alors décidé de créer notre propre projet, même si on craignait de déconcerter le public qui nous est fidèle. C'est difficile de se renouveler sans se renier. Ce moment était comme une crise de la trentaine : certains membres étaient partis, il y avait une forme de lassitude. On avait envie de faire quelque chose de différent : de nouveau prendre des risques... et du plaisir. Dans le même temps, on a rencontré Franky Costanza

Dr. Peacock

Frenchcore is happy !



Le Frenchcore est apparu en France au milieu des années 90 et a vu sa notoriété croître dans les années 2000, notamment grâce à l'artiste français Radium. Dr Peacock, alias Steve Dekker, DJ et producteur néerlandais, est tombé amoureux de ce genre, et l'a révolutionné en y ajoutant des parties musicales plus mélodiques, qui lui permettent d'exprimer ses émotions. Ses tracks sont souvent inspirés de ses voyages dans le monde entier, et un de ses morceaux s'appelle même « Peacock is my trip advisor ». Reconnu comme un grand du genre, il va sans nul doute dynamiser la scène du festival, avec son énergie, et ses positive vibes.

Qu'est-ce qui t'a attiré dans ce style en particulier : le Frenchcore ? J'ai découvert au même moment des vinyls de Radium, de The Sickest Squad et de Micropoint. J'étais tellement heureux, je venais de trouver mon style ! Avant cela je jouais seulement dans les styles Terreur et Speedcore. Mais avec le Frenchcore, j'ai vraiment trouvé ma passion.

Tu ajoutes souvent des parties mélodiques, voire lyriques, à tes tracks. Tu as dit que les premiers fans du style vont te détester pour cela, mais que c'était ton style. Pourquoi ce choix ? On peut faire un nombre illimité de choses avec ce style. C'est ce qui m'attire. J'ai ajouté de l'émotion dans un style qui était principalement dur et rythmique. Mélanger ces rythmiques dures avec de la mélodie, des émotions était mon but quand j'ai commencé à faire de la musique.

Comment décrirais-tu ton public idéal ? Qui que ce soit avec l'esprit ouvert, et des émotions. Just enjoy !

LES + DU FESTIVAL

LE CAMPING Pour la première fois depuis sa création, cet été nous avons décidé de mettre les bouchées doubles pour que nos festivaliers se rappellent de la bonne ambiance de notre camping. C'est pourquoi nous avons convié quatre artisans qui vous proposeront différents ateliers : **atelier coiffure (dreadlocks, tresses, atébas), atelier massage et tatouage au henné, initiation à la bijouterie et lithothérapie.** Nous mettons également à votre disposition non pas un mais deux food trucks ainsi qu'un concours de pétanque ou de foot, jeux et animations ! Tous les matins, l'équipe du camping vous proposera le petit déj' : croissants, pains au chocolat, café, jus de fruits.... Sont à disposition au camping : toilettes, douches, point d'eau. Nous vous attendons nombreux !!!

INFOS PRATIQUES POUR LE CAMPING : Le camping réservé aux festivaliers est situé à proximité du site (10 min à pied).

RESERVATION OBLIGATOIRE EN MEME TEMPS QUE L'ACHAT DE VOTRE PLACE DE CONCERT ! (Le service de sécurité effectuera un contrôle à l'entrée du camping). Le camping sera surveillé, mais nous ne pourrons être tenus pour responsables du vol d'objets de valeur laissés dans les tentes. L'accès sera contrôlé, la place de camping payée s'achève à 11 heures et doit être libérée si non renouvelée.

Ouverture : Mercredi 22 juillet à 12h // Fermeture : dimanche 26 juillet à 12h. Heure d'arrivée pour le camping : 8h-20h. Le camping est interdit aux véhicules, une aire de déchargement est prévue à l'entrée du camping. Un parking réservé aux véhicules des campeurs se trouve à proximité immédiate.

Aussi appelé « Marché Nocturne », ce magnifique marché artisanal situé sous les chênes du site de Châteauloin propose aux festivaliers une panoplie diverse de créations plus différentes les unes que les autres. Il permet aux festivaliers de repartir avec un souvenir des jours passés dans ce festival. Cette année nous accueillerons **une quinzaine d'artisans** qui proposent des activités artisanales diverses : **Produits à base de Safran, Bijoux, Vêtements, Djembé, Massage.** De quoi faire le bonheur de tout le monde. Dans un univers similaire à notre festival, la traversée de ce marché nocturne est un petit moment de détente. Venez donc découvrir ce fabuleux marché artisanal sous nos chênes cet été !



LIVE PAINTING Comme l'an dernier, nous aurons la chance d'accueillir plusieurs artistes qui dévoileront leur talent devant vous durant les trois jours de festival. Les festivaliers assisteront à la création en live dans deux espaces aménagés autour des artistes. Des créations inspirées par la musique du Festival grandiront tout au long de la soirée ou sur la durée du festival.

THÉÂTRE, ARTS DE RUE ET ATELIERS LUDIQUES POUR LES ENFANTS. Pour la sixième année le Festi'minots vous accueille pour vous transporter dans un voyage magique et féerique. Pour l'événement, le cœur du village et son parc ombragé se transforment en terrain de jeux et de découvertes géant ! Laissez-vous guider, laissez-vous étonner par des surprises en cascade. Pour vous surprendre et vous émerveiller, le talent des intervenants et compagnies brillera sous le soleil au chant des cigales !



FESTI'MINOTS

Macka B.

Un esprit sain dans un corps sain.



Un esprit sain dans un corps sain, proverbe bien connu et pourtant si peu appliqué. Macka B nous encourage à prendre soin de nous et de notre entourage, en chansons. Avec son phrasé dansant et aiguisé par quarante années de toasting, le britannique nous présentera son vingt et unième album :« Health is Wealth » pour ambiancer la foule du Festival de Néoules.

Vous posez votre voix aussi bien sur des samples de titres de l'âge d'or du Reggae, sur de nouveaux sons Dub digital, que sur des compositions originales. Quelle est votre préférence ?

Je me sens à l'aise dans tous les types de formation. J'ai commencé la musique très jeune, en prenant le micro dans des soirées sound system. Dans le même temps je jouais dans des groupes. Mon choix va souvent dépendre du message. Mais pour moi le plus important reste les performances en live avec mon groupe. Nous avons besoin de musiciens, même lorsque l'on crée des riddims digitaux... Ils nous montrent comment se construit la musique, nous font vivre une expérience complète. Grâce à eux, on sent la vibe, on se laisse emporter par la magie de l'instant.

Votre dernier album se traduirait par « La richesse c'est la santé ». Depuis quand accordez-vous une telle importance à cette hygiène de vie ?

Je suis devenu Rasta à l'âge de seize ans. Le mouvement Rastafari enseigne le mode de vie « Ital », qui veut dire naturel, basé sur les plantes et les végétaux : les aliments qui ont de l'énergie vivante en eux. Durant des années, partout où j'allais, les promoteurs étaient perdus quand je refusais de manger la viande et le fromage qu'ils me proposaient. J'en ai fait une chanson : « Wah me Eat ». Elle est devenu virale et je suis ainsi devenu un ambassadeur de la communauté vegan au Royaume-Uni. Devenant de plus en plus populaire,

mes enfants m'ont conseillé de me mettre aux réseaux sociaux. C'est comme cela que j'ai commencé à faire les vidéos « Medical Monday » et « Wah Me Eat Wednesday » dans lesquels je chante les bienfaits des fruits, légumes et autres plantes. Certaines ont des centaines de millions de vues !

Quelles sont les autres thématiques que vous abordez dans l'album ?

Dans « Natural Herb », je parle de la ganja et de ses bienfaits. Nous souhaitons que l'herbe soit naturelle et non pas chimique. Pendant longtemps, on disait que nous, rastas, fumions l'herbe comme une drogue. Aujourd'hui, le monde se réveille et se rend compte de ses vertus médicinales. Dans « Legendary Reggae Icon » je rends hommage à tous les grands chanteurs de Reggae qui font vibrer le monde depuis soixante ans ! Dans « Gangster », je m'adresse aux jeunes générations. De nos jours, la violence et des valeurs morales erronées sont encensées par la musique et la télévision. Je leur rappelle qu'ils ne sont pas obligés de suivre ces exemples qu'ils voient dans les médias. Le Reggae est une musique rebelle. Le système pousse à la violence, à l'égoïsme... Aujourd'hui, dans ces temps sombres, il est important de trouver des solutions à nos problèmes. Le Reggae est une musique faite pour le peuple. Nous devons être sa voix, être l'étincelle qui permette aux gens d'allumer leur propre feu. Le Reggae a encore un bel avenir devant lui et un grand rôle à jouer dans le monde.

Raspigaous

R... de Reggae
22 juillet

Une nouvelle ère.

On ne vous présente plus Raspigaous, groupe emblématique de la scène Reggae française. En 1999 ils sortaient leur premier album « chaud time ». Après avoir fait vibrer la France entière avec leurs morceaux, ils débarquent vingt ans après avec une vague de fraîcheur et leur nouvel album « Nouvel R ». Lionel Achenza, dit « Léo », n'a toujours pas la langue dans sa poche, surtout quand il s'agit de chanter.

Vous êtes restés très engagés dans vos titres, cela vous tient à cœur ?

Quand on l'est, on doit l'être tout le temps. C'est quelque chose qui ne peut pas changer. Même si avec le temps on essaie de dire les choses différemment, d'être moins frontal. Raspigaous c'est ça, on parle du peuple, de la vie de tous les jours, de nous, des gens, de ce qui nous entoure, de ce que l'on vit.

Comment vous avez décidé de sortir un nouvel album ?

Cela fait huit ans que je suis avec l'équipe actuelle, c'est la plus stable dans l'histoire de Raspigaous. Cela faisait un moment qu'on tournait avec les mêmes morceaux. Chaque membre a aussi des projets à côté. J'ai composé l'album dans mon coin jusqu'à ce que le projet soit prêt. Je suis alors allé voir Rastyron qui a le studio et a produit l'album. Il l'a écouté et ça lui a plu.

Le fait que cet album sorte vingt ans après, c'est voulu ?

Non, en réalité, ça fait maintenant vingt-trois ans qu'on joue. C'était surtout l'envie de sortir un album avec de la fraîcheur, de revenir avec des morceaux d'actualité, et de repartir sur la route avec de nouveaux morceaux. Bien évidemment on continuera à jouer les titres qui ont fait notre succès, à donner de la beauté aux gens. Notre public aura toujours envie d'entendre les anciens morceaux, il ne faut jamais les oublier. Mais là, on pourra découvrir et redécouvrir Raspigaous en même temps.



Bercé par la chanson et le rock et nourri aux musiques du monde, le groupe « Les Yeux d'la Tête », après son succès à l'Espace des Arts du Pradet reviendra enflammer la scène du Festival de Néoules et présenter sur scène leur dernier album « Murcielago ». Nous avons rencontré Benoît, un des chanteurs du groupe.

Comment est né le groupe ?

Tout a démarré quand j'ai rencontré Guillaume Jouselin à l'école de musique de Pigalle. On s'est d'abord très bien entendu humainement, puis musicalement. On a rapidement eu l'envie de monter un projet ensemble, autour de la chanson française. « Les Yeux d'la Tête » était né. Au départ, nous jouions beaucoup en acoustique puis nous avons commencé à nous équiper, à acheter plus de matériel et d'instruments, afin d'étoffer nos morceaux. Au départ, on jouait dans des cafés-concerts parisiens, dans la rue, dans le métro... Aujourd'hui, on fait des grandes scènes, pour notre plus grand plaisir.

Pourquoi avoir appelé votre album « Murcielago » ?

C'est la « chauve-souris » en espagnol. J'ai découvert pendant un voyage au Mexique que cet animal était mon signe astrologique maya. Il symbolise le passage de l'ombre à la lumière, le renouveau. Cela correspondait bien à l'univers de l'album. Cet animal nocturne renvoie aussi à la femme car c'est le seul oiseau qui possède des mamelles, et les femmes sont très présentes dans l'album. Celui-ci est également composé de nombreux morceaux aux sonorités mexicaines. On a voulu rendre hommage à ce beau pays. Le groupe a évolué d'une musique manouche, de l'Est, à un univers plus latino, de l'Ouest.

Vous défendez la chanson française, pensez-vous qu'elle est en déclin ?

Je pense plutôt qu'elle prend une nouvelle forme. Certes l'univers de la

Sara Lugo

Flower power
24 juillet

L'épanouissement d'une fleur.

Grâce à son premier groupe Jamaram, elle a rencontré son producteur actuel, et Maury, bassiste de Dub Inc., qui lui a créé ses premiers riddims. S'ensuivent deux albums sur lesquels la voix suave de la chanteuse allemande-portoricaine balance entre reggae et soul. Sara Lugo partage régulièrement sa vibe avec des artistes reconnus de la nouvelle scène Reggae tels que Protoje ou Jah9. Elle explore de nouvelles sonorités dans son EP : « Elevate » et son dernier album « Flowaz ».

« Elevate » est le fruit d'une rencontre avec Blanka de « La Fine équipe »...

Nous nous sommes rencontrés il y a cinq ans. Il passait dans le studio dans lequel j'enregistrais un titre avec « Phases Cachées ». Peu après, il m'envoyait l'instrumental pour « Elevate ». On s'est dit que l'on pouvait faire encore mieux. Il a continué à m'envoyer des instrumentaux, j'allais à son studio essayer des idées... Mélanger nos deux mondes musicaux était un vrai voyage. Nous avons un super "workflow" : une connexion musicale et humaine. J'aime beaucoup sa vibe à lui, plus néo-soul, hip hop, jazz... Ça fait du bien de créer de la musique avec les bonnes personnes, ça donne de la force !

C'est un acteur important de ton album « Flowaz », mais il n'est pas le seul... Comment l'album s'est-il construit ?

Sans rien calculer, sur trois ans. Je ne force jamais la musique, elle vient quand elle veut. Je prends le temps de laisser les chansons reposer un certains temps. Puis je les réécoute, avec une oreille fraîche, pour avoir de nouvelles idées, ou y amener la touche de musiciens que j'ai rencontré. J'ai bossé avec Victor Vagh, le producteur de Flavia Coelho, Mathieu Bost qui a produit « Skanking Sweet » de « Chronixx », le groupe « Oneness », Annette, une pianiste de Puerto Rico, Manuel Garcia, mon batteur... Mes amis d'Angleterre et de Jamaïque ont aussi pris part au projet. Sur une chanson, on voulait vraiment qu'il y ait un trompettiste. On a su que Julito Padrón était à Paris et on l'a invité à notre studio.

Les Yeux D'la Tête

La résistance festive.

chanson populaire originel, avec accordéon et violon, a un peu disparu. Mais la langue française est toujours bien défendue. Elle s'exprime désormais par la Pop, le Hip Hop, la variété... L'amour des textes en français reste présent, la scène française a toujours un public important.

Vous jouez souvent à l'étranger, votre musique n'a pas de frontières ?

Nous avons joué dans une dizaine de pays, notamment l'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre et les Dom-Tom. On intègre de nombreuses influences étrangères, alimentées par nos voyages et rencontres. Nous n'avons pas de limite, musicalement parlant. L'important pour nous, c'est le chant, les textes, et la musique enjôle le tout. On pioche dans des musiques du monde entier, et grâce à ça, on traverse les frontières.

Votre groupe est le reflet de la résistance festive...

On aime faire passer des messages politiques et humains qui sont trop oubliés dans le monde actuel. Plutôt que dire aux gens de prendre parti, de brandir des drapeaux, on véhicule des messages sincères. C'est comme ça qu'on fait de la résistance : de manière dansante et joviale. On aime créer des chansons joyeuses, mais qui parlent de choses sérieuses, voire tristes, afin de faire passer des messages plus facilement, tout en restant positif. On veut refléter l'amour, la solidarité, la fête, le partage...

Stellie Poirrier



Le nom de votre nouvel album est «Nouvel R», que signifie le R ?

Le R avant toutes choses, c'est Raspigaous évidemment. On souligne surtout la nouvelle ère, le nouveau groupe. C'est un jeu de mot autour du renouveau en général, le nouveau logo et le nouvel album.

Cet album sort vingt ans après le premier, comment vous sentez-vous ?

J'aurais tendance à dire qu'on est différent... sans l'être. Au-delà de tout ce qui évolue dans une vie, on prend du recul, nos idées changent. La musique, qu'on travaille année après année s'affine, on devient meilleur en quelque sorte. Le temps passe et en même temps, on reste toujours là, à faire du Ska, du Reggae, tout ce que l'on aime. On a évolué, en gardant l'idée de base qui nous anime depuis toujours.

Votre formation a souvent changé, comment garder l'identité de Raspigaous ?

L'identité de Raspigaous est préservée essentiellement par ma position de parolier et compositeur du groupe, et ce, depuis sa création. Mais les musiciens qui ont joué dans le groupe ont tous amené leur pierre à l'édifice, ont participé aux compositions et ont fait vivre l'esprit « Raspi ». Je suis à la base de l'identité du groupe et au fil des années, j'ai appris à respecter des façons de composer, à connaître les limites afin de garder un style propre au groupe. C'est réfléchi sans l'être vraiment, petit à petit, ça devient naturel.



C'est un trompettiste de Cuba, qui joue dans le projet « Havana Meets Kingston » qui réunit des légendes comme Sly and Robbie et « Buena Vista Social Club ». Avant même d'enregistrer, il a soufflé ses premières notes... et j'ai pleuré. La création de cet album m'a permis de vivre des moments comme celui-là, avec d'immenses vibes et beaucoup d'émotions.

Que représente « Flowaz » pour toi ?

Il y a de nombreux guests, mais aucun featuring vocal, contrairement à mes précédents albums. J'ai choisi de recentrer l'album sur ma voix. La musique est un univers grand et riche dans lequel j'aime beaucoup de choses. Je suis reconnue comme artiste de Reggae, mais me considère avant tout comme une chanteuse. Dans mes précédents albums j'ai beaucoup mélangé Reggae et Soul. Pour autant, j'ai toujours aimé d'autres styles, tels le R'n'B, le Hip Hop, le Jazz... J'ai égaement beaucoup récemment, sur le plan personnel. Dans cet album, je livre ce que j'ai appris et compris. Je parle de nos relations, amoureuses, mais aussi avec le monde : comment nous pouvons tous nous élever grâce à nos expériences et les émotions que nous partageons, dans le but de nous épanouir, sous différentes formes, couleurs et odeurs... tout comme des fleurs. C'est le moment de mettre en lumière ces fleurs épanouies.

Freddy's

De retour à Néoules.



Le groupe punk rock, les Freddy' s'impose avec leur textes engagés et leur musique à faire danser n'importe qui. Josh, Gaëtan, JB, suivis de près par leur manager Fred, sont devenus petit à petit le groupe du coin à voir absolument ! Leur dernier album « L'histoire des gens » est disponible sur toutes les plateformes !

Comment sont nés les Freddy's ?

Gaëtan : Les Freddy's ont commencé à deux : Josh et moi. On faisait des covers acoustiques, lui au carron et moi à la guitare.

JB : C'était des hippies quoi !

G. : Ouais c'est ça ! On tournait dans les bars, les restos, on jouait dans la rue ! A cette époque le groupe n'avait pas vraiment de nom. On avait trouvé le nom « Gajo », avec les deux premières lettres de nos deux prénoms mais bon...

J. : C'était pas un carton quoi ! Un de nos potes, Gus, jouait de la guitare. Un soir de nouvel an, un peu éméchés, on lui a dit de se mettre à la basse, pour pouvoir jouer avec nous. On a continué les concerts, avec nos reprises... et toujours sans nom.

G. : Vient le moment où on se dit : « là il faut vraiment se trouver un nom ». Fred, notre manager, n'est pas sur scène avec nous, mais il fait tout le reste ! On a voulu lui rendre hommage, et on est devenu les Freddy's, avec « 's », à l'américaine quoi ! JB nous a rejoints à la place de Gus après notre passage à Néoules en 2017.

C'est un peu le passage du rêve à la réalité...

G. : Nous avons fait une « animation » musicale pour les bénévoles du Festival de Néoules. Et là... David, le programmateur, nous demande de jouer pour le prochain festival.

J. : On répond « Oui, bien sur ! »... Mais on n'avait pas de morceau !

Vous composez votre deuxième album. JB n'est pas avec vous.

Comment avez-vous allié le travail et les conditions du confinement ?

J. : On a toujours composé à deux. La basse de JB se greffe aux idées qu'on trouve. C'est Gaëtan qui a fait les parties de basse sur le premier album. Ça ne nous gêne pas pour trouver les idées de base. On peaufinera quand on sera tous les trois.

Qu'est ce qui fait la particularité de ce nouvel album ?

J. : Disons qu'on a atteint une nouvelle maturité musicale. L'album est encore en composition donc on ne sait pas encore tout. Mais c'est plus réfléchi. Pour le premier album, on avait une date butoir. Pour celui-ci, on a le temps de prendre de recul sur nos différents choix. Et encore plus avec le confinement.

Vous êtes donc fortement soutenus par les

équipes du Festival de Néoules...

J. : C'est grâce à David que nous avons voulu donner une réelle identité au groupe. Il nous a tout de suite proposé de faire des dates, une réelle confiance s'est installée. On s'est pris d'affection pour l'équipe du Festival. Nous sommes aussi venus pendant cinq ans en tant que festivalier et connaissons la plupart des bénévoles.

Les Ramoneurs de Menhir

Un korrigan m'a dit.

Punk breton
21 juillet

Descendus de Bretagne, « Les Ramoneurs de Menhirs » vous feront découvrir leur univers emplí de légendes et de mythes, grâce à un savant mélange de Punk et de musique celtique traditionnelle. Nous avons interviewé Loran, le guitariste, figure emblématique de la scène alternative des années 80 avec « Bérurier noir ».

lorsqu'on la frotte, fait apparaître un génie, nous apparaissions lorsque les menhirs sont ramonés.

Dans votre musique comment s'opère la fusion entre Punk et Musique Celtique ?

La fusion entre les deux styles se fait de façon très fluide. Le lien direct entre Punk Rock et musique celtique, ou bretonne, traditionnelle, c'est l'esprit d'insoumission. La culture celte n'est pas basée sur une religion monothéiste, qui génère le patriarcat, et a un côté tribal, qui provient de racines très anciennes. Le Punk Rock n'est pas un style musical, c'est un état d'esprit, une réaction au système industriel, capitaliste et mondialiste, qui détruit notre planète... bien que celui-ci ait tout de même réussi à en faire une mode, un style vestimentaire !

Votre dernier album se nomme « Breizh Anok »...

Une fois de plus, nous faisons ce lien entre culture libertaire Punk et résistance culturelle bretonne. Breizh c'est la « Bretagne », et Anok, en argot londonien, signifie « anarchie ». La particularité de cet album est notre collaboration avec le bagad (fanfare traditionnelle bretonne) de Kamperle, fondé en 1936 en hommage au Front Populaire. Nous obtenons un son symphonique, grâce à la participation de cinquante musiciens, une quinzaine de caisses et de cornemuses et une vingtaine de bombardes. C'est un bel hommage à la musique traditionnelle bretonne, mais aussi à « Crass », un groupe Punk des années 70, dont on a repris le morceau « Fuck the system » avec ce bagad. Ça donne un mélange hallucinant, symbole de cette fusion des différences.



Sur scène, et sous les yeux de leur totem, le Triboux, Chand, Camille, Kravi et Vins'O nous font redécouvrir les charmes de la musique tribale, en l'agrémentant de Techno et de Trance. Les sonorités envoûtantes du didgeridoo, de la guitare classique et de la flûte traversière se mêlent au power trio percussion, basse et batterie pour créer une atmosphère explosive. Des festifs au grand cœur, qui sauront vous faire danser toute la nuit... que vous le vouliez ou non !

Vous vous sentez un peu chez vous à Néoules...

Oui, nous avons participé en 2018. Nous partagions la scène avec Devi Reed et High Tone... C'était très sympa. Et notre ingé lumière y a déjà travaillé, il est assez proche d'eux. Le festival fête ses trente ans, nous sommes contents qu'ils nous aient appelés pour l'événement !

Vous avez commencé en acoustique, puis avez intégré beaucoup d'electro dans vos albums...

Si on reprend les disques dans l'ordre, le premier « Triboux » était plutôt acoustique. A l'époque, c'était de la musique entre copains, on jouait dans la rue. Nous nous sommes adaptés à cette scène particulière, d'où un jeu acoustique, avec didgeridoo et percussions... Au fur et à mesure, nous avons fait de nombreuses rencontres musicales, découvert d'autres outils, eu de nouvelles envies... Et l'air du temps change constamment, ça influence forcément notre musique ! On développe de nouvelles sonorités... On ajoute de l'électronique... Tout ça donne notre dernier opus : « Thunderbird ». Si tu écoutes les trois albums, tu peux te rendre compte de l'évolution de notre travail. Et c'est pas prêt de s'arrêter !

Comment s'est formé votre groupe ?

Tout part d'Ariège. Nous ne venons pas tous de cette région, mais nous

GRAINES DE SEL

24.07



autant de rencontres, cette équipe construit son chemin en autogestion dans le Rock Français. Orchestrale, équilibrée, captivante, métissée... les adjectifs ne manquent pas pour qualifier leur musique. L'album « Peuple Océan » submerge l'auditeur dès les premières notes de l'opus. La puissance de ce rock vient rendre l'âme à qui elle appartient et ouvre le champ des possibles de la chanson française. Pour ceux qui n'ont pas encore croisé leur route, les Graines de sel sont reconnus pour leurs lives enflammés et engagés. Aujourd'hui, ils livrent un album accompli aux arrangement légers et soignés qui laissent la part belle aux textes fins et acérés. Lors de ces sept morceaux aux multiples influences, on prend la mer et puis le vent. On voyage, avec la Gascogne comme point d'ancrage, des collines irlandaises aux vallées de l'Afrique, tout en passant par le bord du Danube. Une ode à la différence, surement, cet album est, en tout cas, un appel au rassemblement des peuples. Auto-produit, cet album a été mixé par Yannick Tournier (Zebda, Les motivés) du studio Waïti à Toulouse. Christophe Chapelle de Sinestracks mastering a assuré le mastering. Paul Laburre (un gersois exilé à Berlin, graphiste) a assuré le graphisme. En concert, C'est l'esprit d'un bal populaire qui aurait pris un supplément de vitamines !

Après avoir écrit ses premiers textes de rap à l'adolescence, MB14 commence à l'âge de 15 ans la pratique de ce que l'on appelle le « Human Beatbox ». C'est en 2016 que la vie d'MB14 prend un tournant sans précédent dans sa jeune carrière. Au travers d'une vidéo postée sur YouTube, il est découvert par l'équipe de Casting de THE VOICE SAISON 5. Au terme d'une longue hésitation, MB14 accepte de participer à l'aventure et parvient le 14 mai 2016 à se hisser au rang de finaliste de sa promotion, juste derrière Slimane.



RYON

23.07

ressentir de la part d'artistes confirmés, à l'occasion de premières parties remarquées dans des salles prestigieuses comme « Le Trianon » avec Naâman, « La Cigale » avec Sinsemilia, ou encore « Le Zénith Sud » avec Dub Inc. Le groupe entend bien rayonner le plus longtemps possible, continuer à propager l'énergie positive qui émane de sa musique et nourrir l'espoir de ceux qui la reçoivent et sont touchés par elle.

La P'tite fumée

On met le son à fond... et c'est parti !

sommes retrouvés, autour des marchés ariégeois principalement, à y faire de la musique ensemble ! On est avant tout une bande de copains. Le groupe s'est formé autour de cela, au fil des années. Ça fait longtemps qu'on va tous aux mêmes soirées, qu'on travaille pour les mêmes associations locales. Mieux vaut s'apprécier pour vivre ce type d'expérience tous ensemble.

Comment aimez-vous qu'on écoute votre musique ?

Nous nous engageons pour un parti, mais sans vraiment en prendre, celui du lâcher-prise. C'est sûrement pour cela que l'on n'a pas de parole, pour que notre message reste universel. Si les gens ont envie de faire la fête, nous ne sommes pas là pour leur rappeler que c'est la galère. On détend l'atmosphère, on libère toutes ces tensions. C'est ça notre message. Et aussi le respect... pour tous !

Et d'où vous vient ce nom « La P'tite fumée » ?

C'est venu naturellement. On nous demande souvent si ça vient de « L'Herbe du diable et la petite fumée » de Carlos Castaneda mais non, même si je comprends qu'on puisse l'y associer. Le terme nous a plu. Aux prémices du groupe, on cherché une identité et un logo. Un ami nous a créé notre logo, le « Triboux » (hibou tribal ndlr). Ce nom allait très bien avec. Il est élégant, et assez mystérieux. Nous l'avons toute de suite adopté.

Fleuries en 2008 comme un collectif musical et associatif qui rassemble toutes les utopies, les Graines de sel ont multiplié les rencontres pour enrober leur noyau dur qu'est la chanson française et l'accordéon. Aujourd'hui, c'est six musiciens, six utopistes, six gascons ouverts sur le monde. Depuis plus de trois ans, deux cent concerts et autant de rencontres, cette équipe construit son chemin en autogestion dans le Rock Français. Orchestrale, équilibrée, captivante, métissée... les adjectifs ne manquent pas pour qualifier leur musique. L'album « Peuple Océan » submerge l'auditeur dès les premières notes de l'opus. La puissance de ce rock vient rendre l'âme à qui elle appartient et ouvre le champ des possibles de la chanson française. Pour ceux qui n'ont pas encore croisé leur route, les Graines de sel sont reconnus pour leurs lives enflammés et engagés. Aujourd'hui, ils livrent un album accompli aux arrangement légers et soignés qui laissent la part belle aux textes fins et acérés. Lors de ces sept morceaux aux multiples influences, on prend la mer et puis le vent. On voyage, avec la Gascogne comme point d'ancrage, des collines irlandaises aux vallées de l'Afrique, tout en passant par le bord du Danube. Une ode à la différence, surement, cet album est, en tout cas, un appel au rassemblement des peuples. Auto-produit, cet album a été mixé par Yannick Tournier (Zebda, Les motivés) du studio Waïti à Toulouse. Christophe Chapelle de Sinestracks mastering a assuré le mastering. Paul Laburre (un gersois exilé à Berlin, graphiste) a assuré le graphisme. En concert, C'est l'esprit d'un bal populaire qui aurait pris un supplément de vitamines !

MB 14

22.07





23.07

SPELIM

Seul sur scène, mais entouré de ses instruments avec un seul objectif ; transmettre ses émotions, affûter les sourires et faire bouger les hanches ! Sa musique lui ressemble et il ressemble à sa musique. Simplement lui, Martin Domas concentre dans ce nouveau projet toutes les facettes de son parcours artistique. Très jeune, il compose du classique sur son piano. Adolescent, il se laissera porter par la Bass music et aujourd’hui, après plus de 500 concerts au chant ou au piano avec différents groupes, il décide d’offrir sa propre couleur musicale. Anagramme de « Simple », Spelim se veut comme un reflet sans mensonges de sa personnalité et de son parcours. Déterminé, optimiste, il affine dans son studio depuis 2016 son univers original et généreux. Multi-instrumentiste, il arrange lui-même ses morceaux autour de ses textes sur des thèmes parfois très personnels afin de créer une « feel good music » débordante d’énergie à partager. C’est ainsi qu’il compose une dizaine de titres, aux sonorités organiques, accompagnés de beat lourd et de mélodies entêtantes. Des titres solaires à découvrir progressivement au cours de l’année 2020. Passionné autant par les arts visuels que la musique, l’univers coloré de Spelim devient la matière palpable de ses multiples influences musicales, et vice-versa. Mélangeant toutes ses teintes, il travaille avec enthousiasme sur tous les aspects artistiques qui accompagnent de près ou de loin sa musique.

Créé sous l’impulsion de la talentueuse DJ et productrice française Missil, O’Sisters est un collectif féminin réunissant des artistes des quatre coins du monde. Il diffuse des messages positifs d’émancipation, d’unité et de solidarité aux femmes du monde entier. O’Sisters défend l’idée que nous faisons tous partie d’une grande famille, que nous pouvons nous enrichir les uns les autres en partageant nos expériences et nos connaissances à travers une passion commune : la musique. À la production on retrouve donc Missil, figure-clé de la scène Breakbeat hexagonale. Elle est accompagnée de Narjess aux percussions et de trois chanteuses : Seny originaire du Sénégal, Tiana de Bosnie et Jordan, rappeuse américaine basée à New York. Mélant electro, soul, funk et world, la musique de O’Sisters est un parfait mélange de sonorités électroniques, de percussions traditionnelles et de voix envoûtantes. Le rap espagnol contraste avec la douceur de chants africains ancestraux, le chant indien y est jumelé avec le rap de rue new-yorkais, des mélodies oubliées de Bosnie y sont mêlées à des percussions tunisiennes, le tout sur des rythmiques implacables influencées par les rythmes africains. Sur scène, dans leur combinaison psychédélique, les membres du collectif sont déterminées à nous accueillir au sein de leur sororité pour un show explosif et extrêmement visuel. L’EP « Olala Pimienta » regroupe cinq titres aux influences latines au sens large du terme. On y retrouve des artistes telles que La Dame Blanche (Cuba), Paloma Pradal (Seville), La Mulata (Rép Dominicaine), Any Geim (Mexico), et toujours les fidèles Seny (Senegal) et Jordan (NYC). Leur dernier album « Unity is power » est sorti en novembre..



O’SISTERS

23.07

23.07

L’ORCHESTRE NATIONAL DE BARBÈS

L’Orchestre National de Barbès est né en 1996. Depuis, cette joyeuse bande, mélange de musiciens nord-africains, de portugais et de français d’en haut, d’en bas et d’à côté, sillonnent les scènes partout dans le monde. De ces dix-sept ans de tournée, certains membres retiendront le concert à Central Park pendant la finale de la Coupe du Monde en 98, d’autres le concert à la citadelle du Caire, ou alors le festival de Cain dans la principauté Grolandaise. La liste des souvenirs est, c’est évident, non exhaustive après dix-sept ans de tournée et plus de mille concerts, mais d’Oslo à Tarbes, de Londres à Montevideo les gens dansent et se laissent emporter par la french touch transmaghebine du combo parisien.



Olivier aka Scars, grandit dans un univers musical mêlant Jazz et Rock. Il découvre le Reggae, grâce à sa grande sœur, à travers deux références : Bob Marley et Raggasonic. A seulement quatorze ans, il écrit ses premiers textes et démarre une carrière dans le groupe de Rap L’FIJ, sous le nom de Scars en référence au film Scarface et à sa volonté de « marquer les gens ». Le groupe se sépare en 2006. Scars change de tempo, et se plonge dans le Ragga Hip Hop puis dans le Dancehall. Sa mère étant professeur de français, Scars se décide pour la langue française, à laquelle il est attaché. Pour lui, le Dancehall ne s’arrête pas à l’énergie d’un live, le travail de l’écriture est tout autant important que ses performances scéniques. C’est sa capacité à imposer son fast style sur des sons Dancehall de qualité qui a su convaincre les plus critiques de son grand talent. Scars apparaît sur scène en première partie de tous les artistes Reggae de la scène française, plus quelques Jamaïcains comme Stephen Marley, qui le surnomme d’office « Dancehall Doctor ». Après dix ans de mixtapes, Scars rencontre le label Couleurs Music Publishing, et sort un album studio :« Plus aucun doute ». Une collection de douze chansons Reggae évoquant ses passions, les relations humaines, ou encore la brièveté de notre passage sur terre. Des musiciens de prestige s’associent à ce premier album : le batteur Richacha, le guitariste Iso Diop, les rappeurs Médine et Def, Daddy Mory (ex Raggasonic), Dragon Davy ainsi que Naâman. Scars ne vit pas de la musique, mais de la médecine car sa véritable passion est d’aider les gens. Mais si vous lui demandez son métier, il vous dira que c’est la musique, qui le berce depuis toujours.



SCARS

22.07

BATIROC

CONCEPT ET RÉALISATION

- MAÎTRISE D’ŒUVRE
- GARANTIE DÉCENNALE
- GARANTIE DOMMAGE OUVRAGE

NEUF - RENOVATION - PEINTURE -
CHARPENTE - COUVERTURE -
SOUS OEUVRE - ÉLECTRICITÉ -
PLOMBERIE - TERRASSEMENT

06 11 70 54 03

BATIROC-CONSTRUCTION@YAHOO.FR

CONCERTS

TOUS LES VENDREDIS
& SAMEDIS SOIRS

